Document generated on 06/03/2025 2:16 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Intelligence artificielle et posthumanisme

Dominique Leclerc, Jean-Philippe Baril Guérard, Laurence Dauphinais and Mario Cloutier

Number 181 (1), 2022

Science, on joue !

URI: https://id.erudit.org/iderudit/98017ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Leclerc, D., Baril Guérard, J.-P., Dauphinais, L. & Cloutier, M. (2022). Intelligence artificielle et posthumanisme. *Jeu*, (181), 22–29.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Intelligence artificielle

Dominique Leclerc, Jean-Philippe Baril Guérard et Laurence Dauphinais, propos recueillis par Mario Cloutier

Assis devant son ordinateur, un employé de bureau demande à un autre : « Es-tu inquiet de l'avancement de l'intelligence artificielle ? » Et l'autre de lui répondre : « Non, mais je suis inquiet du recul de l'intelligence réelle. » Cette blague évoque certains enjeux soulevés par l'informatisation, la robotique et la

Dans le nuage, idéation, texte et mise en scène de Maxime Carbonneau et Laurence Dauphinais, assistance à la mise en scène et sonorisation de Jean Gaudreau, conseils dramaturgiques de Julie-Michèle Morin, regard artistique de Dany Boudreault, lumières de Julie Basse, scénographie de Max-Otto Fauteux, vidéo d'Amelia Scott, musique de Navet Confit, costumes de Marie-Chantale Vaillancourt, accessoires de Julie Measroch, conception des maquillages et coiffure de Justine Denoncout-Bélanger (coproduction La Messe basse et Festival TransAmériques), présenté au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui lors du FTA en juin 2021. Sur la photo : Olivier Morin, Robin-Joël Cool, Gabriel Szabo, Leila Donabelle Kaze et Karine Gonthier-Hyndman.
© Hugo B. Lefort

et posthumanisme

révolution technoscientifique actuelle. Jusqu'où la pensée humaine peut-elle se permettre d'abdiquer la réflexion en faveur des machines? Dominique Leclerc, Laurence Dauphinais et Jean-Philippe Baril Guérard se posent ce genre de question depuis longtemps dans leur travail respectif.

i/O de Dominique Leclerc, mis en scène par Olivier Kemeid et Dominique Leclerc, scénographie de Patrice Charbonneau-Brunelle, vidéo de Jérémie Battaglia, assistance à la mise en scène et régie d'Anne-Sara Gendron, dramaturgie d'Émilie Martz-Kuhn, costumes de Leïlah Dufour Forget, éclairages de Marie-Aube St-Amand Duplessis, conception sonore d'Andréa Marsolais-Roy, maquillages et coiffures de Justine Denoncourt, traduction des verbatims de David Laurin, collaboration au mouvement de Marilyn Daoust (Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et Posthumains), présenté à la salle Michelle-Rossignol en novembre et en décembre 2021. Sur la photo : Patrice Charbonneau-Brunelle, Jérémie Battaglia et Dominique Leclerc. ©Valérie Remise

Dominique Leclerc, autrice et actrice (*Post Humains, i/O*)

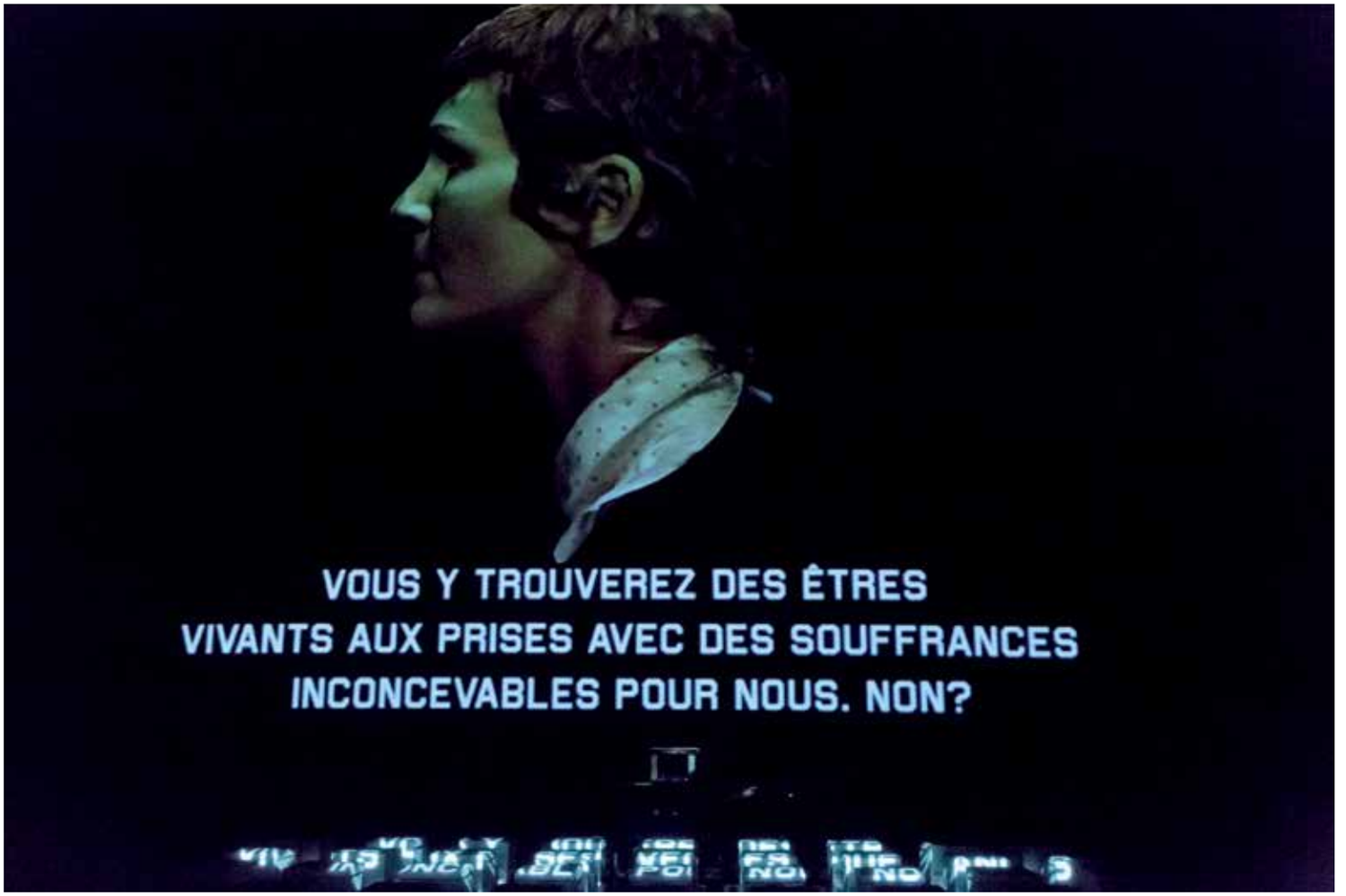
LE POSTHUMANISME CONTRE LE TRANSHUMANISME

Je n'ai jamais été une *nerd* de la science. En fait, la science-fiction ne me disait absolument rien auparavant. J'ai commencé à en lire plus assidûment après avoir compris que ça touchait à des enjeux beaucoup plus larges que le simple sujet des autres planètes. La SF renvoie à des réflexions très intéressantes à propos du présent et de la vie sur Terre. À ce sujet, j'ai récemment vu la pièce *Seeker* de Marie-Claude Verdier, que j'ai beaucoup aimée. Le texte rebondit habilement sur une foule de concepts, comme celui de transporter nos comportements délétères sur la planète Mars. Avec ma compagnie Posthumains, et dans le cas de *i/O* certainement, je crois que nous sommes davantage dans la science-friction. Nous faisons se frotter des discours opposés, comme la différence existant entre posthumanisme et transhumanisme. Nous sommes la technologie que nous créons et que nous utilisons. Et, plus encore, puisque « technology is a way of revealing », selon Heidegger. Chez les posthumanistes, la notion d'humain est multiple.

Les posthumanistes affirment vouloir sauver l'être humain avec la raison et la technique, mais il s'agit davantage d'un hyperhumanisme, à l'image de ce que Nietzsche décrivait en parlant de son concept de surhomme. Les posthumanistes ne nient pas notre destin technologique. Ils et elles considèrent, toutefois, que les êtres humains ne sont pas que des utilisateurs de technologies, mais vivent en relation avec les bactéries dans notre corps et avec l'univers qui nous entoure et tous les êtres vivants. C'est une approche plus culturelle.

Un peu naïve au départ, en appelant mon spectacle *Post Humains*, je ne comprenais pas toute l'ampleur de cette expression. C'est plus nuancé et complexe qu'il n'y paraît. Pour notre plus récente pièce, *i/O*, mon équipe et moi avons travaillé en collaboration avec le Posthuman Research Institute de l'Université Brock, à St. Catharines en Ontario. Ces chercheurs et chercheuses font clairement dans le posthumanisme.

Avec le cofondateur de ma compagnie, Patrice Charbonneau-Brunelle, nous sommes allés à St. Catharines rencontrer la directrice de l'institut, Christine Daigle, pour voir comment il était possible d'inscrire la philosophie posthumaniste dans notre travail. Peut-on rendre cette philosophie active, la sortir des institutions, la faire connaître du grand public ? Elle nous a expliqué que ce mot définit « l'après-humanisme », qui veut repenser l'humain comme notion plurielle, se situant dans la post-dualité et le post-anthropocentrisme. Ce n'est donc pas une logique qui mise uniquement sur la raison et le progrès. Selon elle, les transhumanistes souhaitent laisser l'humain derrière eux, alors que les posthumanistes désirent abandonner



Post Humains, idéation et texte de Dominique Leclerc, mise en scène d'Édith Patenaude et Dominique Leclerc assistées de Patrice Charbonneau-Brunelle, vidéo de Push 1 Stop, scénographie de Patrice Charbonneau-Brunelle, éclairages de Cédric Delorme-Bouchard, conception sonore de Gaël Lane Lépine (Posthumains), présenté en octobre 2017 à Espace Libre.
Sur la photo : Dominique Leclerc. © Marie-Andrée Lemire

la conception que nous avons au sujet de la faillibilité de l'être humain.

Dans *i/O*, nous nous sommes demandé si la philosophie peut être mise en scène. Les gens de l'institut posthumaniste de Brock —comme Francesca Ferrando, professeure associée à la New York University et cofondatrice du Global Posthuman Network, qu'on voit dans la pièce— se sont montrés infiniment inspirants à ce sujet. Ils et elles nous ont offert des pistes de réflexion très intéressantes à développer dans le spectacle. Nous vivons dans un monde qui a quelque chose de dystopique et c'est le sujet de *i/O*, mais nous avons cherché à écrire un scénario qui sort des sillons tragiques, en proposant une manière de songer au futur sans tomber dans l'obscurité.

Au départ, avec la pièce *Post Humains*, nous voulions présenter les réflexions posthumanistes au grand public pour démystifier le sujet, en quelque sorte. Nous trouvions dommage que les médias n'en parlent presque pas, car tout le monde a le droit de s'inscrire dans ces débats. En conséquence, avec *i/O*, nous approfondissons certains concepts philosophiques. Nous les explorons en nous dégageant du devoir de les expliquer.

Je pourrais consacrer toute ma vie à travailler sur ce sujet. Un ancien militaire est venu me voir après une représentation de *Post Humains* pour me dire que j'étais passée à côté d'un enjeu important, celui des technologies développées pour l'armée. Pour le moment, j'ignore si je souhaite aller dans cette voie. J'ai amorcé des démarches en ce sens, mais c'est tellement immense comme thématique. Cette fois, cela risquerait de nous donner une pièce totalement dystopique.

Certain·es spécialistes prétendent qu'on va pouvoir réanimer les morts à l'avenir et, pourquoi pas, ramener à la vie tous ceux et celles qui ont déjà vécu. Dans notre travail, nous essayons de déboulonner le technoutopisme. En juin 2018, le docteur He Jiankui de l'université de Shenzen a annoncé la naissance des premiers bébés génétiquement modifiés. Les jumelles Nana et Lulu auraient soi-disant été immunisées contre le VIH. Son expérimentation a provoqué une onde de choc dans la communauté scientifique. Il a finalement été condamné à trois ans de prison par les autorités chinoises. L'opinion publique n'est pas encore prête à recevoir ce type de nouvelles. Mais qui sait quelles expériences et découvertes voient le jour en ce moment même à l'abri des regards ?

Cofondatrice, avec Patrice Charbonneau-Brunelle, de la compagnie Posthumains, **Dominique Leclerc** est co-metteuse en scène, autrice et interprète principale des pièces *Post Humains* et *i/O*. De 2009 à 2019, elle a été codirectrice de la compagnie Les Biches pensives, qui a produit les pièces *Gamètes*, *Comment je suis devenu touriste* et *Deux ans de votre vie*.

Manuel de la vie sauvage de Jean-Philippe Baril Guérard, mis en scène par Jean-Simon Traversy, décor de Cédric Lord, costumes de Mérédith Caron, éclairages de Julie Basse, musique de Nicolas Basque, accessoires de Normand Blais, conception vidéo de Julien Blais, assistance à la mise en scène de Marie-Hélène Dufort (Duceppe), présenté au Théâtre Jean-Duceppe en septembre et en octobre 2021. Sur la photo : Emmanuelle Lussier-Martinez. © Danny Taillon

Jean-Philippe Baril Guérard, auteur (*La singularité est proche, Manuel de la vie sauvage*)

LE LABORATOIRE HUMAIN

J'adore la science. Le discours de quelqu'un comme Mathieu Dugal, l'animateur de Radio-Canada, qui s'intéresse à tout ce qui est scientifique sans en faire l'apologie, me rejoint. Il parle de sobriété technologique et de réduction du temps passé sur les réseaux sociaux, alors que lui-même est super actif sur Facebook. Il embrasse cette contradiction et, pour moi, c'est la preuve qu'il est possible d'aimer la technologie et la science tout en gardant un regard critique face à la place que cela occupe dans nos vies. Dans ma pratique artistique, c'est la même chose. Je m'y intéresse beaucoup. Ça devient un prisme à travers lequel j'envisage mes sujets.

Le réalisme magique et la fantaisie ne m'intéressent pas. Aborder le futur proche ou la science-fiction me permet de décoller vers l'imaginaire tout en restant concret. J'exagère des choses qui existent déjà. Le génie de la série *Black Mirror* m'a beaucoup interpellé. Ce n'est pas de la SF avec des vaisseaux spatiaux, mais l'amplification d'objets ou d'équipements réels. Ce genre de récit a des implications sociales, mais la science-fiction a toujours servi à ça. Même si le style SF a souvent rebuté le spectateur ou la spectatrice moyenne.

Aborder la science dans une œuvre artistique offre un avantage par rapport à ce que peut faire, par exemple, un journaliste qui doit exposer des faits et s'y limiter. En art, on peut aller dans la prospective. Poser une question à un expert peut être très intéressant, mais ça ne prend pas aux tripes comme peut le faire une pièce de théâtre. Mon job comme auteur de fiction, peu importe le médium, est d'envisager une situation en y injectant de vraies émotions. En ce sens, le discours journalistique et l'œuvre d'art sont complémentaires quand on parle de sciences.

Dans *La singularité est proche*, je me suis demandé, avec avoir lu l'essai éponyme de Ray Kurzweil, comment les transferts de souvenirs d'un individu à l'autre pourraient s'incarner si on les rendait vivants. Le livre m'a ouvert une porte sur une façon de voir le monde que je n'avais jamais imaginée.

Parfois, on présente des innovations technologiques comme si elles allaient changer le monde du tout au tout. Mais plus ça change, plus c'est pareil. La science nous amène de nouvelles perspectives qui présentent un regard frais sur des histoires aussi vieilles que le monde. *Manuel de la vie sauvage*, dans le fond, c'est l'ambition dévorante et la trahison, qu'on retrouve dans *Othello* ou *Macbeth*, même si on ne s'en rend pas compte immédiatement.

Les scientifiques, en général, aiment bien voir incarner dans une œuvre des concepts, des idées, des sujets de recherche. C'est sûr qu'il peut m'arriver d'être malhabile et de tourner les coins ronds, mais, malgré tout, ce

La singularité est proche, texte et mise en scène de Jean-Philippe Baril Guérard, scénographie et costumes d'Estelle Charron et de Cloé Alain-Gendreau, son d'Olivier Gervais-Courchesne (Théâtre En Petites Coupures), présentée à Espace Libre en mai 2017. Sur la photo : Mathieu Handfield, David Strasbourg, Anne Trudel et Olivier Gervais-Courchesne.© Hugo B. Lefort

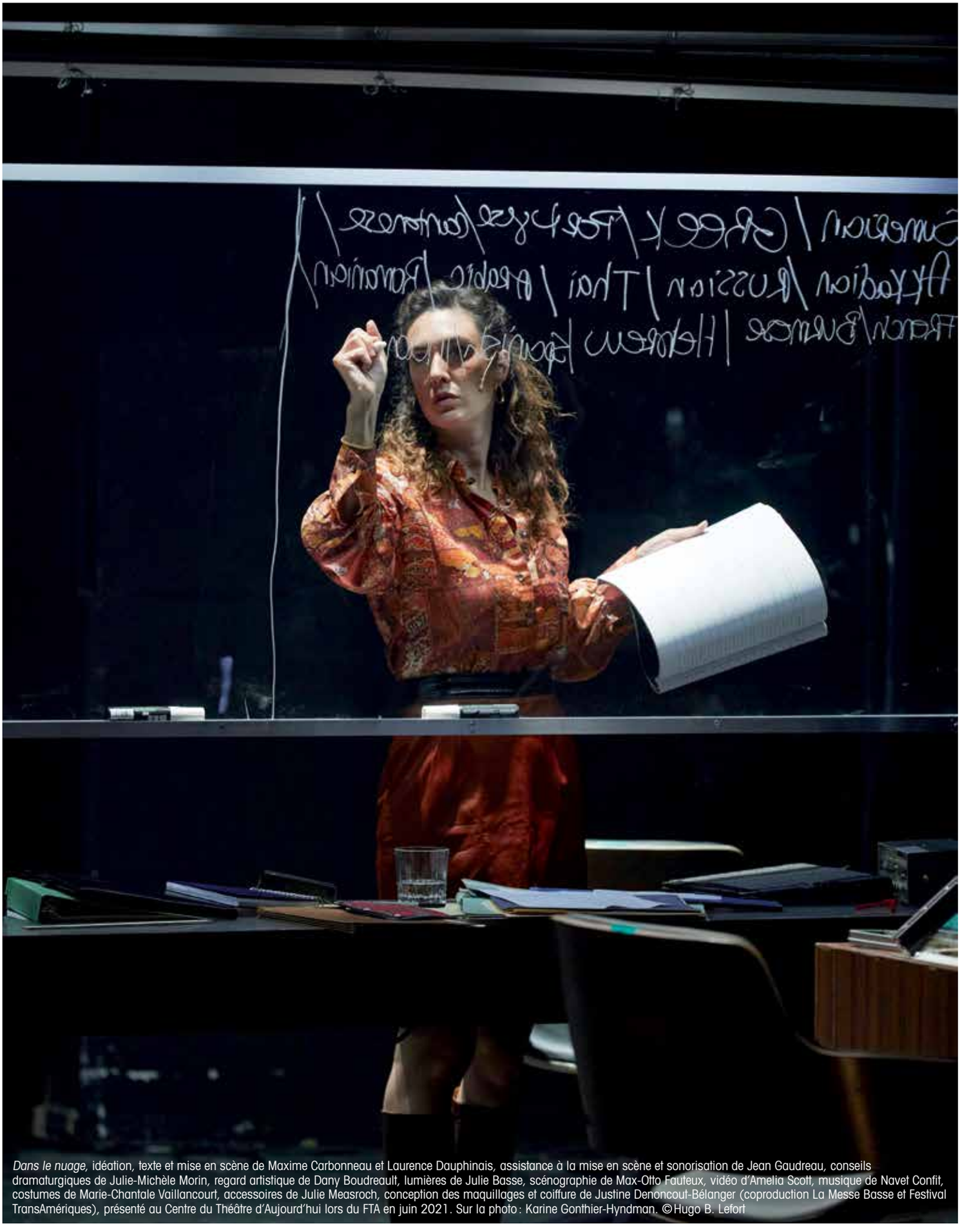
qu'on crée à partir de leurs matériaux permet de rejoindre un public néophyte. Il faut aussi accepter qu'il y a toujours une forme de travestissement dans le fait de raconter.

Aujourd'hui, plusieurs croient avoir la science infuse ou pensent en savoir plus, dans le cas de la COVID-19, par exemple, que des épidémiologistes. On sait que ce n'est pas le cas. Même chose au théâtre, ce n'est pas donné à tout le monde de raconter une bonne histoire en se saisissant d'une réalité, de la rebrasser et de la recracher dans une présentation intéressante, intelligente et intelligible. Le récit peut même aider à faire rayonner la science.

Ma prochaine pièce est une uchronie dans laquelle Charles Darwin est chargé de cours à l'Université de Montréal, de nos jours, et il y développe sa théorie sur l'origine des espèces. Je suis encore en train de chercher la meilleure façon d'expliquer l'évolution pour que le public comprenne, un auteur dramatique possède les compétences pour y arriver puisque la vulgarisation est une forme de storytelling.

Le point de départ quand j'écris n'est pas très éloigné de l'approche scientifique. J'observe quelque chose ; je me pose une question ; j'expérimente. Et mon expérimentation, souvent, part dans le sens opposé. J'imagine des choses qui ne sont pas là plutôt que de regarder le monde tel qu'il est. Il y a beaucoup de parallèles à dresser entre les deux démarches. Il m'arrive d'entrer en salle de répétition et de dire : « C'est pourri, groupe, je dois retourner à la table à dessin. » J'ai besoin du processus d'essais-erreurs, sinon je crois qu'on peut créer du mauvais art ; il faut se rappeler que l'avancement de la science, aussi, dépend d'expériences non concluantes.

Jean-Philippe Baril Guérard est romancier, dramaturge, comédien et metteur en scène. Il a écrit cinq romans, dont *Manuel de la vie sauvage* qu'il a adapté pour le théâtre et qui a été joué chez Duceppe en 2021. Il est l'auteur de six autres pièces, dont *La singularité est proche*. Il a remporté le Prix littéraire des collégiens en 2018 pour son roman *Royal*.



Dans le nuage, idéation, texte et mise en scène de Maxime Carbonneau et Laurence Dauphinais, assistance à la mise en scène et sonorisation de Jean Gaudreau, conseils dramaturgiques de Julie-Michèle Morin, regard artistique de Dany Boudreault, lumières de Julie Basse, scénographie de Max-Otto Fauteux, vidéo d'Amelia Scott, musique de Navet Confit, costumes de Marie-Chantale Vaillancourt, accessoires de Julie Measroch, conception des maquillages et coiffure de Justine Denoncout-Bélanger (coproduction La Messe Basse et Festival TransAmériques), présenté au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui lors du FTA en juin 2021. Sur la photo : Karine Gonthier-Hyndman. ©Hugo B. Lefort

Laurence Dauphinais, autrice et actrice (*iShow, Siri, Dans le nuage*)

LES ARTISTES ET LE NUMÉRIQUE

J'ai toujours été passionnée par les sciences. D'ailleurs, j'ai étudié en sciences pures au cégep. J'étais emballée par les cours de chimie, mais je n'avais pas l'esprit mathématique. J'en ai fait mon deuil. Mais ce n'est pas anodin que je m'y intéresse de nouveau aujourd'hui parce que, au fond, j'ai toujours voulu appartenir au milieu scientifique.

La pièce sur laquelle nous travaillons encore, *Dans le nuage*, ne fait pas partie d'une trilogie amorcée avec le *iShow* en 2015. Il s'agit d'une excroissance puisque ce sont des thèmes, la science et la technologie, qui nous fascinent, mais nous abordons cette fois des questions relevant davantage de l'astronomie. On y parle de la philosophie, des technologies et de la vision moderniste de Carl Sagan à propos des astronomes. Il y a un drame historique et un jeu de rôles dans la pièce. Les interprètes se préoccupent de ce que nous pourrions laisser à des intelligences venues d'ailleurs si l'humanité disparaissait complètement. Mais au-delà de la notion extraterrestre, on se pose de grandes questions sur le décentrement de soi, le regard vers le cosmos, etc. Carl Sagan nous a inspiré·es avec sa façon de vulgariser la science.

Je crois qu'il est important que les artistes s'emparent de sujets comme les nouvelles technologies, qui nous sont presque imposées, et nous sont devenues essentielles comme des prolongements de nous-mêmes. Les entreprises technologiques ont tellement de moyens pour propager leurs messages et leurs produits qu'on se doit d'être vifs, vives et proactifs, proactives pour décortiquer ce nouveau présent qui est le nôtre. Autrement, on va se faire manger la laine sur le dos par les discours corporatistes. En contrepoint à ces compagnies, on a besoin de développer un sens critique à partir de réflexions profondes sur la technologie.

La science est un sujet très politique. Au Canada, on se sent relativement protégé, mais, aux États-Unis, les publications scientifiques sont presque toujours récupérées immédiatement par les partis politiques. Il faut s'y intéresser, d'autant plus que dans les médias de masse, on a accès à de la science à petites doses. L'art devient important afin que les idées se rendent au public, qui se sent bien souvent intimidé face aux milieux scientifiques et technologiques. Par exemple, *Siri* était ancrée dans une histoire très intime pour moi. Il est incontournable d'aller dans l'affect au théâtre pour faire passer certaines réflexions.

Le monde scientifique n'est pas parfait non plus. C'est compétitif. Certain·es scientifiques peuvent pécher par exagération pour faire avancer leur point de vue et augmenter leur visibilité en usant de sensationnalisme. Mais je pense que le protocole de recherche scientifique et la méthodologie appliquée servent de remparts aux excès, même si ça ne signifie pas qu'il n'y a jamais de débordements. Même si on a envie de réponses faciles, de recettes ou de formulations simples, la science ne peut pas toujours les fournir. Elle s'inscrit dans le temps, l'expérimentation et la lenteur.

Mes projets actuels sont relativement ambitieux, et ça nécessite du temps aussi. *Dans le nuage* comprend un spectacle scénique et une expérience interactive. *Cyclorama* est un spectacle qui a exigé une longue recherche documentaire. La lenteur est bénéfique, ce n'est pas un choix paresseux de prendre son temps.

À l'avenir, Maxime Carbonneau et moi allons continuer, je crois, d'être fasciné·es par l'univers des technologies numériques. Sans pointer du doigt qui que ce soit, dans *Siri*, nous amenions une réflexion critique sur la technologie elle-même. En général, dans le milieu des arts numériques, on constate souvent une célébration des outils technologiques. Ce que je trouve intéressant, c'est de tenter d'aviver l'esprit critique au sein de l'œuvre elle-même. Et tout cela se doit d'être présenté dans une salle. La pandémie m'a fait réaliser à quel point la force du théâtre se trouve dans la communauté qui le reçoit. En art, comme en technologie, il y a de la place pour l'innovation, la créativité et la rébellion. Ce qui différencie le milieu des arts des autres, je dirais, si on en fait le choix bien entendu, c'est le privilège de la rébellion.

Laurence Dauphinais est autrice, actrice, metteuse en scène et musicienne. Elle a participé à divers titres à la création des pièces *Le iShow*, *Cinq visages pour Camille Brunelle*, *Siri*, *Dans le nuage* et *Alaapi*. Son nouveau spectacle, *Cyclorama*, une pièce bilingue sur l'histoire de Montréal, sera présenté au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en 2022.